

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Œuvres du peintre Paul Monnier à
Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 10-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Œuvres du peintre Paul Monnier à Saint-Maurice

I. Deux mosaïques à l'église de l'Abbaye.

A la restauration de l'Abbatiale en 1933, malgré le déplacement des autels du Sacré-Cœur et de St-Sébastien au bas des nefs latérales, on décida de maintenir deux petits autels à droite et à gauche de l'entrée du chœur.

L'architecte, M. Guyonnet, créa de simples consoles. Au-dessus, il éleva le mur d'appui. Ces niches à plein cintre devaient recevoir les « sujets » qui indiqueraient aux fidèles les nouveaux saints titulaires : saint Joseph, à droite ; saint Augustin, à gauche.

Les autels primitifs établissaient avec le chœur et son maître-autel rococo un accord satisfaisant : le marbre poli et travaillé assurait une certaine unité. Il fallait rétablir cet accord. On songeait à des bas-reliefs en pierre ou d'une couleur unie quand S. E. Mgr Burquier confia l'achèvement de ces autels au peintre Paul Monnier.

Il vit que le problème était avant tout architectural. Ne pouvant rien tirer des marbres et des boiseries, il prit son point d'appui sur le tableau très coloré de Maurice Denis. Alors la solution devenait simple — pour un artiste. Il fallait conserver la matière de la mosaïque ; en éliminer les rouges et les bleus royaux et tout l'éclat du verre : ainsi les nouvelles mosaïques achèveraient richement la solennité grise de la nef et du pavement vénitien, tandis qu'elles seraient comme le lieu où viendraient s'éteindre élégamment les vives lumières de Maurice Denis.

Aussitôt, M. Monnier établit ses fonds. Au blanc grisâtre parsemé de jaune cire qu'on trouve dans la vénitienne, il fit ajouter par M. Grichting-Le Bourgeois, son mosaïste, des bleutés et des bistres clairs — toutes pierres tirées des bords du Rhône — en vue d'un effet plus somptueux qu'éclaireront encore les auréoles.

Là-dessus, le peintre dressa ses figures, en grandeur naturelle, à peine mouvementées, aux contours nets et sans raideur. Il remplaça les tons noirs et brun sombre du maître-autel par des verts très foncés, froids et presque indistincts, d'une part — tandis qu'il étageait, par des silex principalement, toute une gamme de roux éclatants ou éteints, clairs ou chauds, où s'animaient et se mettaient à vibrer les vêtements et les visages des saints personnages.

Puis il ajouta deux taches lumineuses. Aux pieds d'Augustin, l'enfant tout blanc, en forme d'S très empâtée, et dont le visage s'enflamme mystérieusement. Mais il fit voler en éclats l'autre tache : une lueur violente brille au-dessus de la saignée du bras qui repose sur la hache et fait se déplacer le regard vers la droite où moins lumineux et plus découpé l'Enfant Jésus au maillot blanc dort, les bras étendus, sur l'épaule de son Protecteur.

Pour nourrir la symétrie cachée de ces deux taches, le fer de la hache luit d'une douce lumière grise et l'artiste ajouta, sur le cœur d'Augustin, un rectangle pâle : le livre des Confessions.

On remarquera que dans les images destinées au culte, le sentiment religieux peut s'exprimer par des attitudes théâtrales, sentimentales ou hiératiques — reproductions mécaniques de conventions que tout le monde reconnaît facilement. Mais cette facilité, les artistes authentiques la refusent. Ce n'est pas l'artiste qui est religieux, c'est l'homme. Une attitude peut arriver à donner le change : elle ne laisse pas de mentir. Un vrai geste humain dit plus que des yeux révoltés.

Saint Augustin presse sur sa poitrine ses douloureuses Confessions ; son visage se dresse (comme s'il écartait le témoignage de l'ange) inquiet et distant devant le Mystère le plus haut de notre foi : et le grand Docteur est là devant nous avec ce cœur sans repos tant qu'il ne possède pas Dieu. A l'opposé, abrité par l'humilité de l'Incarnation, dans la paix de sa jeunesse, le Père légal de l'Enfant-Dieu contemple Celui que beaucoup de rois ont désiré voir de leurs yeux de chair et n'ont point vu.

Ajoutons, pour finir, qu'un maître commande à son pinceau, mais qu'il ne commande pas à la pierre. Car elle

a le pouvoir d'absorber ou de renvoyer la lumière et l'artiste doit compter avec ces mille facettes imperceptibles qui criblent son œuvre d'ombres ou de points brillants. Une mosaïque vit avec le jour, changeante comme une moire. Même les rayons d'un lustre ne l'immobilisent pas. Le spectateur, lui, bouge. Il lève la tête : alors, un manteau s'ouvre ; un geste surpris s'arrête en son élan ; cet œil se mouille. Et voici que le vert se veloute ; les roux s'approfondissent ; une auréole se dore. A ce jugement du jour, une œuvre manquée retomberait au chaos ; mais ici la matière la plus terrestre s'est réunie en un lieu de joie où se joue la lumière.

A suivre.

Norbert VIATTE